

# Les danseurs russes à l'entraînement

Par OLIVIER MERLIN

Comme à Covent-Garden, on pénètre dans les dépendances du Châtelet par les cages de choux. Il y a là, derrière la bâtisse du théâtre, tout un quartier de grânetiers, d'oiseleurs et de marchands de comestibles qui demeure invariablement depuis plus d'un siècle le décor planté des Mystères de Paris d'Eugène Sue. Presque tous les matins, cahotant parmi les ruelles aux vieux murs étagonnés, un gros autocar vient se ranger devant la porte dérobée de l'entrée des artistes. Des jeunes femmes aux têtes très fines, habillées modestement et portant cabas, en descendent, aidées par des hommes au gabarit impressionnant. Ce sont les danseuses et les danseurs de la troupe russe Stanislavski et Nemirovitch-Danchenko qui se produisent tous les soirs sur la scène du Châtelet. Quelques minutes plus tard on les retrouve en tenue de travail dans une vaste salle de sous-sol que l'on découvre au bas d'un escalier raide commé celui d'un cuirassé. Ici des barres à exercices courent le long des murs tristes que n'éclaire aucun miroir et qu'avivent seulement les pâles reflets de lampes électriques pendues très haut.

C'est dans cette salle nue que, deux ou trois fois par semaine, les artistes soviétiques s'entraînent et prennent la leçon — plus exactement le cours.

Un piano, où va s'installer l'accompagnateur, a été tiré au bas de l'escalier. Sur un tabouret, à ses côtés, se tient un observateur terriblement vigilant : le maître de ballet Bourmeister, une belle figure à cheveux blancs ayant dans la taille et l'allure ce je ne sais quoi d'élégance, d'ardeur en puis-

sance et de désenchantement harassé qu'ont tous les grands metteurs en scène au petit matin de leurs spectacles. Bien sages le long du mur face aux artistes, quelques observateurs muets, dont Léonide Massine, le plus authentique dépositaire de l'esthétique Diaghilew qui vit le jour en ces lieux mêmes il y a quarante-sept ans.

Pendant près de trois heures on n'entendra que le rythme solitaire du piano et la voix unique du maître à danser évoluant au centre de la salle, respecté comme un écuyer de Saumur. Trois classes se succéderont ainsi, sans un murmure, sans un sourire, sans une grimace, avec un travail accompli de tout le corps et une discipline inégalée chez nous, les solistes « têtes d'affiche » mélangés anonymement aux autres. Une classe d'hommes, deux classes de femmes : les hommes en serre-tête, maillots athlétiques et collants noirs, les femmes « en cheveux », avec des tuniques vaporeuses roses ou blanchâtres façon chemises de nuit et ces chaussons souples qui rendent leurs pointes si divinement silencieuses.

Le premier maître à danser, celui des « garçons », payant lui-même d'exemple en tenue de travail, est un animateur hors pair que nos plus célèbres compagnies de ballet s'attacheraient à prix d'or : Youri Kondratoff, « artiste émérite » de l'U.R.S.S., l'ancien partenaire de Galina Oulanova au Bolchoï de Moscou, que nous vîmes interpréter sur les écrans à ses côtés le magnifique Roméo et Juliette de Prokofieff. Décrite les prouesses techniques que sous son impulsion ses camarades exécutent, est quasi impossible pour ceux qui sont habitués à voir travailler nos danseurs en studio. Souples, aériens, dotés d'une force musculaire et d'une ampleur de mouvement peu commune dans les membres, ils s'élancent, passent l'entrechat, se reçoivent sans bruit, splendidement assemblés dans un dernier port de bras poussé à fond. Ainsi prise dans sa nudité, c'est la danse virile la plus émouvante que j'aie jamais vue.

« Vous êtes raide comme un piquet », de-

vait déclarer Kondratoff au jeune Troufanoff, merveilleux exécutant, à l'issue de la leçon — et personne d'oser lever un sourcil.

Le professeur des femmes, qui officie en costume de ville, est le danseur-étoile Tchlichnadzé, aux cheveux noirs et au profil romantique qui rappellent les traits de Youly Algaroff. S'adressant à ses camarades féminines moins rudement que son prédécesseur, il se borne à indiquer, après une longue « barre » collective exécutée à vingt, les figures à danser par trois ou six. Et l'on est étreint d'une émotion étrange, très pure, à voir toutes ces petites fées slaves, si gracieuses, s'élever dans les airs, les bras moelleux, les mains en volutes, courir vivement, étendre davantage l'ampleur du manège, s'élever encore et reloucher le sol comme des plumes sur du verre. Dans un groupe il y a deux étoiles : Violetta Bovi, qui ne communique au repos que peu d'effet mais dont le corps en mouvement prend soudain des lignes d'une beauté qui agite le cœur, et Eleonora Vlassova, habitée par la danse, qui trouve tout naturel de se faire recueillir un port de bras comme une modeste ballerine des quadrilles.

Nivellement de la personnalité, propos délibéré d'éteindre en cette occasion toute projection de tempérament ? Oui, certes. Mais, si cette discipline forcée a pour conséquence, comme je l'ai dit, un certain défaut de chic dans l'interprétation individuelle en scène, ce sérieux au cours touche l'esprit au delà de toute limite. « J, une danseuse, même les pieds en sang, ne se plaint jamais. Il n'y a pas dans les troupes officielles russes de recours au délégué — ni menace de renvoi au kolchoz. Et au fond, dans leur façon de se plier sans mot dire aux rigueurs de l'entraînement, les danseurs soviétiques montrent une conscience artistique fort éloignée de certain fonctionnarisme tarifié trop en honneur au Palais-Garnier.

Ainsi, chaque soir, le corps de ballet de la compagnie Stanislavski, supérieurement entraîné comme l'était notre Opéra à l'époque où il donnait des maîtres à danser aux Russes mêmes, se produit-il d'une manière impeccable en scène. Ce qu'il nous aura présenté, d'une inspiration trop souvent démodée, a appelé ici des réserves. Du moins le soin extrême avec lequel les œuvres traditionnelles du répertoire classique furent exécutées commande le respect.

Confiez cette troupe un mois à un grand maître de ballet du monde occidental — un Balanchine, un Massine, un Robbins — et du sous-sol, où elle m'a confirmé que la scène et le studio étaient deux palliers d'art différents, elle crèverait le plafond.

## Une plaque commémorative évoque la mémoire d'Anna Pavlova au Châtelet

UNE plaque commémorative a été inaugurée hier au grand foyer du public du théâtre du Châtelet à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de la mort d'Anna Pavlova.

M. Bordenave, secrétaire d'Etat aux Arts et Lettres, M. Pierre Ruais, président du conseil municipal, M. Maurice Lehmann, directeur du Châtelet et Serge Lifar, ont évoqué la mémoire de celle qui fut toute beauté et poésie et qui brilla dans le ciel de la danse avec un éclat inégalé.

Mlles Zambelli, Nina Vranubova, C. Vassard, M. Lafon, M. Renault et Violetta Bovi, des ballets soviétiques, assistaient à cette manifestation du souvenir.

La plaque d'Anna Pavlova voisine maintenant avec celle de Diaghilev, évoquant la venue à Paris de cet ensemble prestigieux en 1909, et l'apparition du fantôme léger d'une danseuse unique.